

VATIN, Nicolas et Gilles VEINSTEIN, *Le Sérail ébranlé. Essai sur les morts, dépositions et avènements des sultans ottomans (XIV^e – XIX^e siècle)*, Paris, Fayard, 2003, 523 p.

Pierre-Olivier Hudon

Volume 18, Number 2, Spring 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1073236ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1073236ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (print)

1916-0976 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

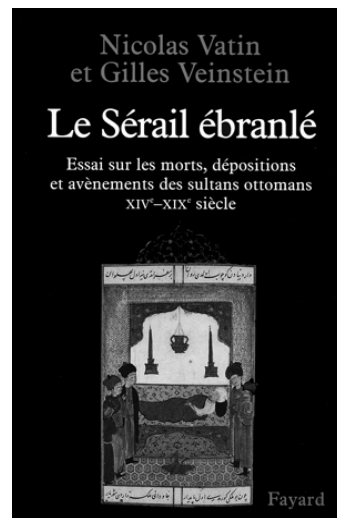
Hudon, P.-O. (2006). Review of [VATIN, Nicolas et Gilles VEINSTEIN, *Le Sérail ébranlé. Essai sur les morts, dépositions et avènements des sultans ottomans (XIV^e – XIX^e siècle)*, Paris, Fayard, 2003, 523 p.] *Frontières*, 18(2), 82–83.
<https://doi.org/10.7202/1073236ar>

VATIN, Nicolas
et Gilles VEINSTEIN

Le Sérail ébranlé

Essai sur les morts,
dépositions et avènements
des sultans ottomans
(XIV^e – XIX^e siècle)

Paris, Fayard,
2003, 523 p.



Dans *Le Sérail ébranlé*, Nicolas Vatin et Gilles Veinstein s'intéressent à la mort des sultans dans l'empire ottoman en tant que point de convergence du politique, du religieux et du social. Dès le départ, les deux historiens identifient les quatre grandes questions autour desquelles s'articule la recherche.

Les funérailles du sultan sont-elles représentatives des funérailles en général dans l'empire ottoman ? Quelles sont les parts respectives du religieux et du politique dans l'événement de la mort du sultan ? Par quelle évolution politique et intellectuelle les Ottomans en sont-ils venus à adopter la pratique du séniorat ? Enfin, dans les pratiques religieuses liées à la mort, quelle est la part respective de l'Islam et des anciennes traditions turques ? Ces questions sont autant de jalons utiles pour ne pas se perdre dans ce vaste ouvrage.

Dans le premier chapitre « Fins de règnes » (p. 15-79), Vatin et Veinstein analysent la mort du sultan en tant qu'événement vécu individuellement par le sultan. Ils postulent quatre paradigmes de mort prestigieuse pour le sultan, à savoir la mort au combat, la mort sur le trône, la mort en bon musulman et la mort intime. Il est à noter que la mort du sultan entraîne automatiquement la perte de son statut social : une fois mort, le sultan redevient un simple citoyen de l'empire. En ce sens, un individu peut mourir mais le sultan, lui, ne meurt jamais. Bien qu'ils soient plus fastes, les rituels entourant la mort du sultan peuvent servir d'idéal-type pour comprendre les rituels funéraires dans l'ensemble de l'empire ottoman.

Varin et Veinstein détaillent ensuite l'aspect politique de la mort des sultans. Ils développent leur argumentation en deux temps. Dans le deuxième chapitre, « La crise politique, I : le jeu ouvert, ou l'affaire de Dieu (XIV^e-XVI^e siècles) » (p. 81-182), ils explorent le phénomène du fratricide pendant les périodes d'interrègne. Dans ces combats fratricides dont l'enjeu est le sultanat, la victoire d'un frère sur un autre était considérée comme une œuvre de Dieu. Dans une certaine mesure, il s'agit, au plan individuel, d'un phénomène similaire à celui qui inspire présentement l'idée de « destinée manifeste » aux États-Unis, cette fois-ci au plan collectif. Le triomphe de l'un étant « l'affaire de Dieu », l'octroi du titre de sultan apparaît comme la sanction politique de la volonté divine.

Dans le chapitre suivant, « La crise politique, II : le jeu verrouillé, ou l'affaire des hommes (XVII^e-XVIII^e siècles) » (p. 183-259), on assiste à un changement de paradigme. Après deux siècles, l'opération successorale échappe de plus en plus à l'emprise du sultan. Plutôt, elle est prise en charge par les hauts responsables de la capitale et le chef de l'armée. C'est ainsi que s'impose, au

XVII^e siècle, la pratique du séniorat, une coutume turco-mongole qui consiste à nommer comme successeur la personne la plus âgée dans la famille au sens large, souvent le frère cadet du sultan. Avec le séniorat, la période d'interrègne est très courte, voire inexistante. Aussi, la mort du sultan n'entraîne plus la crise mais l'espoir politique, la population souhaitant que le nouveau règne s'accompagne d'un nouveau type de gouvernance.

Le chapitre suivant, « Un règne commence », s'intéresse à l'intronisation des nouveaux sultans, plus précisément au *djülous*, la montée sur le trône, et au *bey'at*, le serment d'allégeance, de vieux rituels islamiques qui traversent l'ensemble de l'histoire de l'empire. Si les deux rituels sont joints, c'est le *bey'at*, exécuté après le *djülous*, qui confirme le sultan dans sa position. L'évolution du protocole du *bey'at*, à partir du règne de Soliman le Magnifique, est un élément clé pour comprendre l'assimilation du sultanat au califat, assimilation qui elle-même s'inscrit dans un processus d'islamisation de l'empire ottoman. Au *bey'at* principal s'ajoute des *bey'ats* secondaires, où le message religieux se fait de plus en plus présent. Vers le début du XVII^e siècle, le *bey'at* doit être précédé d'une visite au « manteau du Prophète » où le sultan doit rendre grâce à la relique. Au sujet du processus d'islamisation de l'empire ottoman, notons qu'en 1774 la Russie reconnaîtra le califat ottoman, les musulmans du khanat de Crimée étant placés sous son autorité spirituelle.

Le dernier chapitre de l'essai, « Obsèques impériales » (p. 353-442), traite des rituels funéraires. Dans une certaine mesure, les funérailles du sultan sont les mêmes que celles de tout autre citoyen de l'empire. Vatin et Veinstein notent la survivance de nombreux éléments turcs dans les rituels islamiques, notamment le délai prolongé avant l'inhumation du cadavre, la présence de chevaux dans le cortège funèbre et la statue du défunt. La présence d'éléments turcs diminue toutefois régulièrement tout au long de l'histoire, au fur et à mesure que le processus d'islamisation prend de l'ampleur.

Il y a peu d'études consacrées à la mort dans l'empire ottoman. Vatin et Veinstein abordent le sujet par le biais de la personne du sultan et cette perspective s'avère féconde. Les auteurs utilisent une cinquantaine de sources ottomanes, incluant des auteurs grecs, juifs, arabes et occidentaux. L'approche thématique permet aux historiens

de s'extraire du débat portant sur le déclin de l'empire ottoman, problématique déjà largement abordée dans l'historiographie. Par contre, le choix d'adopter une approche thématique plutôt que chronologique présuppose chez le lecteur une certaine connaissance de l'histoire de l'empire ottoman. S'agissant d'un essai historique, l'absence de thèse forte, traversant l'essai de part en part, nuit à la lisibilité de l'ouvrage. Les auteurs passent rapidement d'un contexte historique à un autre, et il est facile de perdre le fil de l'argumentation à travers le flot des sources citées. Pour initiés seulement!

Pierre-Olivier Hudon